

120 battements par minute

Une certaine manière d'être

Pierre-Alexandre Fradet

Numéro 311, décembre 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/87513ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Fradet, P.-A. (2017). Compte rendu de [120 battements par minute : une certaine manière d'être]. *Séquences : la revue de cinéma*, (311), 20–21.

120 battements par minute

Une certaine manière d'être

Au moins aussi ancien que la vie sur Terre, le désir de persévérer dans son être a été mis en lumière de façon magistrale par l'incontournable Spinoza. Que se passe-t-il pourtant lorsque, au moment même où l'on est mû par ce désir et cherche à prolonger sa vie, on la voit défailir, s'étioler, s'éteindre peu à peu ? C'est à cette question que se sont intéressés des cinéastes tels qu'Albert Serra (*La mort de Louis XIV*) et Nanni Moretti (*Mia madre*), pour ne mentionner que deux exemples récents. Dans une œuvre plus folâtre qu'affligeante, Robin Campillo revient sur ce thème et empoche au passage le Grand Prix à Cannes.

PIERRE-ALEXANDRE FRADET



Au tournant des années 1990, le mouvement ACT UP-Paris s'inspire de son homologue américain et multiplie les actions. Pour communiquer la détresse qui est la leur, diffuser les dangers du sida et faire entendre leurs revendications, les membres de cette association se rendent dans les écoles, dans les compagnies pharmaceutiques, dans les lieux publics... Pas même encore âgé de 30 ans, l'un d'entre eux, Sean Dalmazo (le très cohérent Nahuel Pérez Biscayart), ne rate aucune occasion de s'impliquer. Lorsqu'il fait la connaissance de Nathan (Arnaud Valois), son militantisme en vient à s'incarner dans la chair même. C'est que leurs étreintes corporelles ne sont pas qu'une manifestation affective; elles expriment aussi la conviction, très palpable, que la négligence sociale et étatique des minorités ne doit pas les empêcher de continuer à agir, c'est-à-dire de faire front commun et d'affirmer la vie.

Bien que **120 battements par minute** soit avant tout une histoire de gestes, il s'agit aussi d'une histoire de paroles. Dans la bouche de ses protagonistes, d'ailleurs, on reconnaît souvent le naturel qui était celui des personnages d'*Entre les murs*, que Campillo avait brillamment coscénarisé. Un débit rapide, de timides grommellements, quelques hésitations, des expressions populaires: tous les éléments sont réunis pour faire sentir la

Dans *120 battements par minute*, l'approche de la mort n'est pas une raison pour ralentir; tout au contraire, elle nous commande de passer à la vitesse supérieure et de réaliser un maximum d'options disponibles.

présence réelle d'êtres humains, qui s'expriment à l'improviste et animés par un sentiment d'urgence face à la mort. Ce mode d'expression prend toute son ampleur lors des réunions hebdomadaires d'ACT UP. Ici, comme en direct, on assiste aux échanges parfois houleux mais toujours inspirés des membres du mouvement. Et peut-être est-ce là que se révèle le mieux toute la subtilité du film. Tandis que Mathieu Denis et Simon Lavoie nous avaient offert, dans *Ceux qui font les révolutions à moitié n'ont fait que se creuser un tombeau*, un regard extérieur sur le militantisme, c'est-à-dire une perspective qui jugeait du dehors certaines actions, l'œuvre de Campillo examine le phénomène de l'intérieur, faisant ressortir toute la passion militante mais aussi toutes les dissensions internes du mouvement. Chef-

PHOTO: Une histoire de gestes

d'œuvre esthétique dont l'aspect fictionnel était de part en part assumé, **Ceux qui font les révolutions...**, certes, n'était pas entièrement réducteur dans son propos. D'une part, il portait à l'écran les remous d'une assemblée générale et faisait ainsi état des conflits qui avaient lieu à l'occasion entre les militants du Printemps érable. D'autre part, tout en semblant partager diverses revendications du mouvement, les cinéastes critiquaient la manière dont *certain*s militants avaient fait valoir leur point de vue, plus précisément ceux (aussi peu nombreux soient-ils) pour qui toute forme de dialogue était impossible.

Bien différente est la perspective adoptée dans **120 battements par minute**. Outre que Campillo nous fait sympathiser sans détour



avec ses personnages, à l'instar des créateurs associés au groupe québécois Épopée, il révèle les oppositions internes qui marquent leur mouvement. Ainsi, bien qu'ils militent pour la même cause et se côtoient sur une base régulière, Sean et Thibault ne paraissent guère proches. Semblablement, même si les actions menées par leur groupe sont préparées d'avance et organisées en commun, certaines d'entre elles laissent place au hasard et leur déroulement concret (incluant l'aspersion de faux sang sur des personnes cibles) fait l'objet de débats soutenus après coup. L'impression qui émane de l'œuvre est à mille lieues de l'automatisme attribué aux militants dans l'intrigant long métrage **Le révolutionnaire** de Jean Pierre Lefebvre. Loin d'être des automates, les personnages de Campillo manifestent de l'aisance: leurs actions sont lestes et affirment la vie, quand bien même les forces de l'ordre tendent à les neutraliser.

Il existe au moins trois manières distinctes d'aborder ce rapport artistique à la vie. La première est réactionnaire. Elle consiste à tirer à boulets rouges sur cette affirmation de la vie en dépréciant le rôle des minorités en société. Parce que cette posture est tout simplement absurde, il est inutile de s'y attarder davantage ici. Opposée à la précédente, la seconde perspective implique de saluer sans modération tout ce qui est de l'ordre de l'élan vital, pour emprunter une expression à Bergson. Elle repose

sur le présupposé selon lequel la joie naîtrait de l'actualisation constante de nouvelles possibilités d'existence, de sorte que vivre au sens fort du terme, ce serait pluraliser les manières d'être. Plus nuancée, pour ne pas dire mitigée, la troisième posture consiste quant à elle à manifester une sympathie à l'égard des minorités et à partager le fond de leurs revendications, tout en soulignant que le principe même d'affirmation de la vie, à force d'être répété comme un mantra à notre époque, risque de s'user bien vite. Que ce soit dans le monde intellectuel, où Spinoza, Nietzsche, Deleuze et leurs épigones ont eu et exercent encore beaucoup d'influence; que ce soit dans le monde artistique, où l'on ne compte plus les œuvres qui cultivent le devenir; ou que ce soit dans le monde publicitaire de la vie courante, qui exhorte à la découverte incessante de nouveaux produits, l'appel à l'intensification de l'existence se fait entendre avec fermeté. Pour éviter de magnifier cet appel ou de donner l'impression que ce dernier brille par son originalité, Tristan Garcia adopte, dès son premier roman intitulé *La meilleure part des hommes*, un regard mi-figue mi-raisin sur le sujet. Il raconte alors des événements semblables à ceux examinés dans **120 battements par minute**, mais sans faire comme si l'expérimentation vitale était nécessairement la panacée dont tout un chacun a besoin, à tout moment et en tous lieux.

Il suffit de connaître le titre de l'œuvre de Campillo pour constater son affection profonde pour l'accélération vitale. Dans **120 battements par minute**, l'approche de la mort n'est pas une raison pour ralentir; tout au contraire, elle nous commande de passer à la vitesse supérieure et de réaliser un maximum d'options disponibles, pendant qu'il en est encore temps. Si le film a le mérite d'être cohérent avec lui-même, il mise néanmoins, pour passer son « message », sur certains poncifs qui ne sont pas sans irriter. En effet, comme c'est le cas dans une quantité impressionnante de films des dernières années, dont certains constituent des sommets en leur genre (on pensera entre autres, pour s'en tenir au Québec, à **Nuit #1**, **Laurence Anyway** et **Laurentie**), l'univers des boîtes de nuit a paru, pour le cinéaste de **120 battements par minute**, être le meilleur moyen d'exprimer l'attachement au mouvement vital. Il serait malaisé de ne pas reconnaître que c'est bien là un certain vecteur de vie. Mais qui dit vie, dit aussi singularité; et le grand nombre de films qui se croient dans l'obligation d'avoir recours aux scènes dansantes donne à penser désormais — de façon circonstancielle — que la sphère vitale pourrait sans doute être servie autrement que par ces scènes. Comment mieux servir la vie, dès lors? L'œuvre de Campillo offre elle-même une piste de solution lorsque, sortant de l'espace étroit et conventionnel des boîtes de nuit, elle prend place dans la rue, dans le cadre de sémillants défilés. Alors, enfin, le film prend une grande bouffée d'air frais.

■ BPM (Beats Per Minute) | **Origine:** France – **Année:** 2017 – **Durée:** 2 h 20 – **Réal.:** Robin Campillo – **Scén.:** Robin Campillo, Philippe Mangeot – **Images:** Jeanne Lapoirie – **Mont.:** Robin Campillo, Stéphanie Léger, Anita Roth – **Mus.:** Arnaud Rebotini – **Son:** Julien Sicart – **Dir. art.:** Julien Aubinet, Quentin Millot – **Cost.:** Isabelle Pannetier – **Int.:** Nahuel Pérez Biscayart (Sean Dalmazo), Arnaud Valois (Nathan), Adèle Haenel (Sophie), Antoine Reinartz (Thibault), Félix Maritaud (Max) – **Prod.:** Hugues Charbonneau, Marie-Ange Luciani – **Dist.:** MK2 | Mile End